1

Vers le sommet et plus encore

Partir

J – 15 avant le départ. Samedi 26 mars 2022

Le départ approche. Ça y est. Je vais tenter l'ascension du toit du monde. Le départ approche. Je serais bientôt, j'espère, sur le plus haut point de la planète. Le départ approche. Je pense à mille choses à faire. Le départ approche. Les choses à ne pas oublier se bousculent dans ma tête. Le départ approche. Mon angoisse grossit. Le départ approche. Ne rien oublier. Ne pas trop y penser. Y penser quand même pour ne rien oublier. C'est trop... Il est temps de partir.

C'est étrange, ce paradoxe des grands départs ; entre excitation et appréhension. Je suis tiraillée entre mon envie de plonger éperdument dans cette extraordinaire aventure et ma peur qu'elle soit la dernière.

Je suis déchirée entre mon rêve et l'importance de ne pas briser ceux de ma famille. Soudainement, je me sens coupable. Et si je ne revenais pas ? Je ne me sens pas égoïste, car ce projet, nous l'avons préparé en famille. Je ne serais jamais partie contre leur gré. Nous en parlons depuis des années. Je me suis assidûment préparée. Cela ne relève en rien d'un coup de tête de crise de la quarantaine. Je totalise des jours et des jours de préparation minutieuse ! Chaque sujet dispose de sa fiche. Chaque sac, de son contenu précis. J'ai écrit toutes mes routines : aucun détail n'a pu échapper à cette anticipation millimétrique de ma future ascension. Il n'empêche que c'est un projet très engagé. La possibilité de non-retour existe bel et bien. Alors, comme souvent quand je stresse : je cadre, je prévois, j'anticipe, je classe, je range, je « to-do-ïse » !

Assise à mon bureau, je fais défiler les semaines dans l'agenda électronique. Après le 1^{er} juin, le néant. Je scrolle, et rien ou presque n'apparaît. Je n'ai pris aucun rendez-vous, planifié aucun événement ou déplacement. Ma vie s'arrête le 1^{er} juin 2023. 46 ans, c'est une belle tranche de vie. C'est un peu court peut-être. Je me dis toutefois que je l'ai bien remplie. Après tout, c'est l'éternel débat de la quantité *versus* la qualité. Ma vie, je l'aime. Elle est belle. Elle est heureuse. Elle est comblée. J'aimerais la poursuivre aussi longtemps que possible, mais pas au détriment des rêves qui l'animent depuis tant d'années !

Si mon agenda semble bien vide, celui de mon fils Léo ressemble à un planning ministériel. Entraînements et matchs de basket, séances de karting, camp de vacances, séjour chez papi et mamie. Il était important qu'il soit occupé pendant mon absence, non pas qu'il soit inactif habituellement, mais sa vie n'avait aucune raison d'être mise en pause. Le manque serait ainsi moins prégnant. Nous sommes le 26 mars 2022 et mon départ est prévu dans une quinzaine de jours. Je vérifie à nouveau mes billets. Dimanche 10 avril 2022. Vol FZ571 pour Katmandou avec une escale à Dubaï. Tout est en ordre. Je clique sur le dossier « Administratif » créé pour l'occasion. Toute notre vie s'y résume de manière bien impersonnelle. Mots de passe, documents officiels, comptes bancaires, assurance vie, dernières volontés... J'espère n'avoir rien oublié. Anticiper pour libérer Stéphane si jamais il m'arrivait quelque chose... Cette pensée me fait frémir. Je continue à parcourir le dossier. C'est OK, tout y est. Nous dînerons en amoureux la veille de mon départ. Je liste les informations à lui communiquer à ce moment-là. Les items s'empilent dans ma tête quand mes yeux se posent sur un petit objet qui traîne à côté de mon ordinateur. Sa vue m'apaise. Je le saisis et le regarde longuement. C'est le porte-clés que j'ai fait fabriquer pour ce défi. Je dois reconnaître que je suis un peu superstitieuse. Plus exactement, je crois aux signes. Ce porte-clés, c'est avant tout un porte-bonheur. Je l'ai distribué à chaque personne qui suit mon aventure : famille, amis,

partenaires... Tout s'exprime à travers ce petit objet qui tient dans le creux de ma main. J'ai choisi personnellement chaque élément qui le compose. Le mousqueton en forme de cœur rouge représente la passion et l'amour qui m'accompagnent dans mes aventures. Le mousqueton, c'est aussi une manière de symboliser ma Jumar¹, ma ligne de vie. C'est lui qui me gardera en sécurité quand je serai là-bas. Sur le bas, un petit trèfle à quatre feuilles vert ; de la chance, il m'en faudra. J'ai toujours été très chanceuse. Je la provoque, ma chance, je les collectionne, mes chances. En son centre, l'objectif ; le cœur du défi. Ce rêve fou. Le sommet le plus haut du monde : le mont Everest.

Il est 20 heures, je suis apprêtée pour un grand soir. Je me suis regardée plusieurs fois dans le miroir, comme pour vérifier que c'était bien moi, que j'étais bien là. Stéphane m'attend. Il se tient dans notre salon. Il est beau, mon homme. Grand et élancé, Stéphane a belle allure avec son teint hâlé toute l'année et ses cheveux poivre et sel. Il n'a pas d'âge. Il a cette classe innée des hommes que l'on admire. Il a surtout les yeux rieurs et le sourire franc. Quand il sourit, le monde s'adoucit autour de lui.

Il y a quelque chose d'une première fois quand nos regards se croisent. Nous montons dans la voiture en silence. Nous parlerons plus tard. Nous pourrions bien

1. La Jumar, de la marque suisse éponyme, est une poignée bloquante qui s'accroche sur les cordes fixes pour assurer les alpinistes.

être seuls dans ce restaurant tant le moment présent me happe. Je me réjouis de ces instants de vie. Je parle. Beaucoup. Il écoute. Beaucoup. Je parle beaucoup parce que j'ai beaucoup de choses à lui dire, mais surtout parce que le silence m'opprime. « Le dossier "Administratif" est sur mon bureau... Les codes dans mon ordinateur... S'il m'arrive quelque chose... » Ma gorge se resserre. « S'il m'arrive quelque chose, voici ce que je souhaiterais. » Cela ne fait pas mourir d'en parler, c'est juste... au cas où. Les je t'aime s'élèvent au-dessus des verres à demi vides et des miettes qui gisent sur la nappe. Je le regarde comme si c'était la première fois, c'est peut-être pourtant la dernière... Je pars, mais il m'accompagne. C'est aussi ça, l'amour : laisser l'autre poursuivre son rêve bien qu'il l'éloigne de vous... La soirée est douce, je suspends le temps. Demain, je prendrai l'avion pour Paris avec Léo.

Jour J . Dimanche 10 avril 2022

J'ai amoncelé mes bagages dans un chariot. Deux gros sacs de voyage, un plus petit et un sac à dos. Je suis emmitouflée dans mon écharpe doudou en laine multicolore. Elle m'accompagne depuis mon premier sommet, en 2009. C'est aussi le cas de mon bonnet rose acheté il y a deux décennies lors de mon premier voyage à New York dans cette petite boutique de souvenirs sur Times Square. Nous pénétrons dans l'aéroport. J'aime cette atmosphère ; comme un champ des possibles

infini. Aujourd'hui, le champ des possibles est tout à fait fini. Je m'envole pour accomplir le plus grand défi de ma vie à ce jour : gravir le mont Everest. Dans un peu plus de vingt-quatre heures, je foulerai le sol népalais.

Délestée de mes bagages, je m'apprête à passer les contrôles de sécurité. C'est le moment. Je souris à mon fils qui ne me quitte pas des yeux. Après les au revoir déchirants avec mon mari, c'est mon tout-petit, mon doune que je dois quitter à présent. Il est grand et courageux, mais moi, je le vois comme un bébé, un bébé que je voudrais encore et encore voir se blottir contre ma poitrine pour le protéger du monde. Le temps s'arrête à nouveau au moment où je serre Léo dans mes bras. Maman reviendra bientôt. Maman reviendra... tout court. J'embrasse mon père et mon frère qui m'ont également accompagnée et j'avance d'un pas décidé. C'est fait, je suis de l'autre côté. « *See you in another life, my loves.* »

Alors que l'avion qui m'emmène vers mon rêve décolle, je me souviens de mon premier grand départ. Je n'avais pas encore 18 ans quand je quittai ma Normandie natale pour rejoindre Paris. Ce n'était toutefois pas ma première tentative d'indépendance. Ce n'est jamais simple d'oser partir, quel que soit son âge. Du jeune adulte qui s'émancipe à la mère qui s'éloigne de son

fil, le départ est un moment solennel. Dans chaque départ, il y a pour moi la perspective du retour et cela rend la chose plus simple. Laisser partir l'autre est une preuve d'amour, de confiance dans sa capacité à vous revenir.

J'avais commencé ma seconde à Caen. Bus le matin. Bus le soir. Bus le matin tôt. Bus le soir tard. Les joies de la campagne ! Nous avons trouvé plus malin que j'aille à Argentan. Plus près. Moins accessible... Ainsi, je restai en internat, puis dans une chambre chez l'habitant. À Argentan. J'avais tout juste 15 ans. Si jeune, l'autonomie, ça fait grandir. Très tôt, je m'étais sentie responsable, capable de me débrouiller par mes propres moyens. Cela avait été mon choix de ne pas poursuivre ma scolarité à Falaise, j'avais déjà envie d'Ailleurs. Un ailleurs éloigné de moins de 40 kilomètres, certes. J'avais prétexté l'inscription dans une section spéciale. Cela étant, les cours de dessin et de modélisation industriels me passionnaient.

En y repensant, mes années lycée étaient assez représentatives de ma vie. Toujours à fond ! Sur les bancs comme en dehors, j'entraînais mes camarades dans mes aventures. Je vivais avec joie, et intensité, mes premières émancipations. Ce détachement de mes parents m'offrait un début de liberté. Nous nous amusions : soirées arrosées, sorties, danse, etc. Rien de très original pour la bande d'adolescents insouciant

que nous étions. Je vis dans une famille aimante – et aidante – mais j’ai besoin d’air, je rêve plus grand.

Je ne négligeais cependant jamais mes études – une forme de sérieux déjà bien imprimé – une envie de réussir, aussi peut-être. Déléguée de classe, j’étais prompte à m’impliquer dans les différents projets qui s’offraient à moi. Je pourrais être qualifiée de « bonne élève ». Studieuse et organisée, je ne cherchais pas forcément à être la première, mais j’aimais déjà réussir. En cela, le passage de mon bac a été un succès, disons, relatif. J’avais présenté pour l’oral du bac de français un texte extrait de *L’Amant* de Marguerite Duras. Il est temps d’avouer que je ne l’avais pas lu ! En effet, au moment de l’étude de l’ouvrage, j’avais été prise de violentes douleurs au ventre. Je m’en souviens parfaitement, car c’était pendant une compétition de moto de mon petit frère Cyril. Je me souviens de la peur qui me tordait le ventre, de manière un peu trop littérale. Hospitalisée en urgence, je fus opérée pour une appendicite... que je n’avais pas ! Je sus plus tard que c’était un retournement du colon dû au stress... Il allait vraiment falloir apprendre à se détendre !

Que de chemin parcouru depuis lors ; savoir apprivoiser son appréhension ou son stress au service de ses projets, ne jamais se laisser commander par eux. Toujours est-il que, n’ayant pas assisté aux cours, j’avais regardé le film et j’avais adoré. Drôle de hasard, c’était le texte que j’avais pioché le jour de mon oral. Hormis,

cette réussite – tout à fait contextuelle – mes autres épreuves avaient été pénibles. J'avais même eu des notes catastrophiques dans certaines matières. J'avais compris à cette époque que cet exercice qui consistait à être très performant à un instant donné n'était pas dans mes facultés. Ce câblage intrinsèque du compétiteur qui donne tout sur une épreuve ne me correspondait pas. Le stress me faisait perdre mes moyens. Au-delà de ce point, je me rends compte combien très tôt la compétition résidait pour moi bien plus dans le dépassement de soi que dans le combat contre les autres.

Aucune importance, le bac, c'était fait ! Le bac, c'était le sésame pour accéder aux études supérieures. Le bac, c'était surtout mon ticket pour la capitale !

Je partageais avec mon copain de l'époque, Mika, une vie de couple bien classique pour de si jeunes gens. Michael Brindo, dit « Mika », était le fils d'amis de la famille (son père était un ami d'enfance de Maman). De trois ans mon aîné, il avait toujours plus ou moins fait partie du cercle. C'était un ami, mon meilleur ami. Je n'étais pas « une fille, fille », c'est comme ça qu'on disait à l'époque – mes futurs combats prendraient sûrement naissance dans ces représentations de genre – et ça plaisait aux garçons, garçons ! Nous faisons de la mécanique et bricolions les mobs dans les garages des uns et des autres. Quand j'ai eu 14 ans, Mika est devenu plus qu'un ami. Nous découvrons la vie ensemble. Nous partageons les joies de l'adolescence

et les conneries qui vont avec. Maman nous imaginait déjà mariés, moi je savais que notre histoire aurait une fin. C'était mon super pote devenu mon copain et nous partageons tout : les amis, la moto, la fête, la famille, etc. C'était facile. Bienveillant. Évident. Sécurisant. Peut-être trop ? Pour Maman, c'était rassurant. Pour moi, c'était galvanisant. Il était déjà au lycée, c'était un grand ! Au premier baiser, j'avais senti que je changeais de monde : cette drôle de sensation de quitter l'enfance, d'être une autre instantanément. Nous avions nos routines : bricolage le mercredi chez lui, week-end chez moi, Noël et Nouvel An ensemble en famille. J'avais envie de vivre d'autres aventures, mais comment serait-ce possible ? Mika, c'était la famille. Mika, c'était mon futur mari...

J'avais 14 ans et la vie me semblait être bien plus que ce que j'en entrapercevais ; bien plus que ce qu'il m'était donné de voir. Un souffle de curiosité me portait. Je passais mon temps avec mon cousin David. Plus âgé, il avait déjà le permis de conduire – un attribut indispensable quand on grandit en Normandie – et je le suivais en discothèque avec sa bande de potes. Je travaillais dans une crêperie à Cabourg presque tous les week-ends. Après le service, c'était relâche ! Je nous revois encore dans ces soirées dingues, entassés dans des appartements vue mer à boire des perroquets ! Je me disputais souvent avec Maman. Devenue belle-mère, puis mère à mon tour, je comprends aujourd'hui

que ce n'est pas forcément facile de voir sa fille « se prendre pour une adulte ». Mika, c'était mon garde-fou. Être gentille. Être aimante. Être fidèle. Être douce. Être attentionnée. Être serviable. Je suis un peu tout ça, mais là, j'étais une adolescente. Une ado en manque de liberté condamnée en couple très tôt, trop tôt, avec un garçon que j'avais rencontré toute petite. Et mes rêves alors ? On s'en fiche, de mes rêves ? L'adolescente en moi bouillonne dans ces souvenirs.

Mon père s'était beaucoup intéressé au fonctionnement des enfants, des plus grands en particulier. Il disait du Bafa que c'était comme le bac : tout le monde devrait le passer. C'est si important de comprendre la psychologie des enfants ! Il avait lui-même eu une adolescence peu linéaire et de ce fait se trouvait plus compréhensif. Pour ma mère, j'étais plus difficile à comprendre. Protéger, c'était (en)cadrer. Tout ça n'avait que peu d'importance. Ma vie se jouerait ailleurs. Je le savais déjà. J'avais une autre conception du monde et je pourrais bientôt l'exprimer. J'assume le cliché : Paris, c'était l'échappatoire de la provinciale que j'étais. Et puis, c'est bien parce que mon cocon familial était si enveloppant que j'étais prête à parcourir le monde. Le camp de base ne changerait jamais d'endroit.

J'avais commencé à travailler très jeune. Des petits boulots, par-ci, par-là. C'était normal. Dans notre milieu modeste, travailler à 15 ans n'avait rien d'étonnant. Il fallait contribuer au pot commun. Je ne m'en plaignais

pas. Je me sentais grande, responsable ! Je n'ai jamais manqué de rien ni subi notre condition sociale. Je savais que la ressource était limitée et que mes parents travaillaient dur. Ils nous faisaient passer en priorité, à la hauteur de leurs moyens. Les longues études, c'étaient des crédits. Les permis, du moitié-moitié. Je regarde, encore émue, l'orgue qu'ils m'avaient offert. Je n'ai jamais pu m'en séparer. C'était un tel investissement pour eux à l'époque : une véritable contribution à ma vie. L'argent, c'est le carburant qui concrétise les rêves. Aussi loin que je m'en souviens, je n'ai jamais eu envie d'être riche. Riche, ça ne veut rien dire du reste. Ma seule ambition : gagner ma vie pour partager à mon tour ; pouvoir faire ce qui m'anime sans trop me poser de question. J'ai toujours pensé du reste que si tu n'as pas les moyens, alors tu peux trouver des moyens. Il existe toujours des solutions pour contourner les difficultés. C'est une part importante de ma philosophie de vie. Se donner les moyens de réussir dépasse la question financière. Cela requiert de la résilience, et d'accepter les chemins détournés. Pour cela, il convient de laisser son ego de côté.

Septembre 1993 : nous arrivons à Paris, Mika et moi. À nous deux, nous n'avions même pas 40 ans ! Mika travaillait déjà dans une centrale à béton. Moi, je démarrai mon rêve d'étudier les nouvelles technologies. Cela m'avait toujours passionnée. Quand j'étais gamine,

Maman rapportait du bureau la presse économique : *L'Usine nouvelle*, *Les Échos*, etc. On y parlait de ces « nouvelles technologies », on y parlait de la révolution informatique, on y parlait d'avenir. Je feuilletais les pages, emplie d'envie de découvrir et de comprendre. Il y avait autre chose. J'étais excitée à l'idée que certains métiers n'existaient même pas encore, que nous pourrions nous-mêmes les créer. Ce domaine était fait pour moi : l'informatique, le multimédia, etc. En choisissant un secteur atypique pour une fille à l'époque, je poursuivais ma curiosité et nourrissais mon esprit libre. C'était une manière d'être non conventionnelle. Ma maman avait lentement cultivé mon attitude pionnière autant que mon attrait pour l'économie. Si ce choix apparaissait évident, le chemin pour y accéder l'était bien moins. La fac, les *business schools*... ? Ça ne me tentait pas trop... Les écoles d'ingé' ? 10 000 francs l'année... impensable ! À force de recherche consciencieuse, j'avais fini par dénicher l'École. Nous serions la seconde promotion du DUT informatique et réseau à Vélizy II. L'établissement était entièrement neuf, le matériel, presque illimité et de dernière génération. Les profs ? Une équipe en jeans, presque aussi jeune que nous ! Nous étions des pionniers. J'apprenais les méandres d'Internet ; je créais des programmes sur Minitel – la France était alors le leader mondial de la messagerie instantanée –, je me formais aux algorithmes et à la programmation ; je découvrais le matériel informatique et son fonctionnement ; je montais et

Aventurière

démontais des cartes mères. Ma curiosité était illimitée. Défricher, voilà ce qui m'animait.

À la maison, c'était de moins en moins sympa... Nous habitions à Versailles. Dix-sept mètres carrés à deux, ce n'était pas la vie de château ! Nos horaires divergents et la promiscuité pesaient sur l'ambiance. De week-ends en Normandie en famille, de nos bulles hebdomadaires respectives, je garde quelques souvenirs heureux. Deux ans, et deux déménagements plus tard, il ne restera pourtant plus grand-chose des ados complices. Le temps étiole. C'est ainsi.